

Valérie Donzelli,
écartelée entre
le maton et
le prisonnier.



«7 Ans», geôle et jolie

Entre non-dit et violence sourde, un premier film avec triangle amoureux en prison.

7 Ans

de Jean-Pascal Hattu
avec Valérie Donzelli, Cyril Trolley,
Bruno Todeschini. 1h26.

Maité (la toujours remarquable Valérie Donzelli) est séparée de Vincent (Bruno Todeschini), son mari pendant sept ans. Il est en taule et c'est un jour de visite qu'elle croise un jeune type, Jean (Cyril Trolley), qui la drague. Elle se laisse séduire avant de découvrir que Jean est maton dans la prison et qu'il connaît très bien Vincent. Un triangle de relations incertaines se dessine dès lors mettant en jeu aussi bien le désir des deux hommes pour la même femme que l'attraction réciproque, presque générique, du prisonnier pour son geôlier. L'approche de Jean-Pascal

Hattu est plutôt froide, observatrice, cherchant à décrire au plus près le déséquilibre créé par l'enfermement, l'absence, la solitude et la frustration. Personne ne domine directement l'autre mais le spectateur essaie constamment de savoir qui dirige qui (ou qui met en scène le trio dans ce dispositif érotique). «Agençons la scène», disaient les libertins chez Sade. Sauf qu'ici plus personne n'est en mesure d'endosser pleinement ce rôle de l'ordonnateur pervers qui met de l'ordre dans le désordre. Il est implicitement assumé par l'institution pénitentiaire elle-même, qui invente des contraintes pour à la fois annuler la sexualité et la remplacer par une sexualisation des moindres détails, gestes ou paroles.

«Saut de l'ange». 7 Ans est le premier long métrage de Jean-Pascal Hattu, 44 ans, qui

a d'abord commencé une carrière de journaliste sur Canal+. «Je faisais des sujets pour la télé et en même temps je n'étais pas du tout à l'aise avec ce boulot: trouver des gens, leur arracher des informations. J'ai eu la chance alors de rencontrer André Téchiné, qui m'a dit qu'il

Hattu cherche à décrire au plus près le déséquilibre créé par l'enfermement, l'absence, la solitude et la frustration.

ne comprenait pas pourquoi je faisais le journaliste si, en réalité, j'étais attiré par le cinéma. Il m'a proposé un poste d'assistant sur les Roseaux sauvages. J'ai lâché mon travail, des revenus plutôt confortables et ça a vraiment été le saut de l'ange.»

Le sujet du film est né d'un événement biographique: le cinéaste s'est retrouvé à devoir

rendre visite toutes les semaines à un ami incarcéré. Plus tard, il a réalisé un court portrait d'une gardienne de prison pour l'émission *Strip-Tease* (pour lequel il a signé quelques sujets mémorables). Un projet de documentaire inabouti (sur les relations des détenus avec leurs compagnes) a conduit à l'écriture d'un scénario de long métrage (avec notamment l'aide de Gilles Taurand, collaborateur de Téchiné).

Bernanos. Tourné en vingt-quatre jours à Clermont-Ferrand avec un budget serré (340 000 euros), 7 Ans est marqué par la gravité opaque du cinéma de Bresson, que le cinéaste a découvert très tôt, de manière privilégiée puisqu'il se trouve être le petit-neveu de Georges Bernanos et

que son père en était le secrétaire personnel. «Pendant toute une période de mon adolescence, j'ai ingurgité du Bernanos sans vraiment le digérer et j'en suis éloigné. A la mort de mon père, je m'y suis replongé. Je ne peux pas dire que cela m'a influencé, mais je suis marqué par cette littérature.» Parmi ses projets futurs, Hattu envisage d'ailleurs une adaptation d'*Un crime*, un Bernanos sous influence de Simenon. Il raconte qu'il a tourné une heure quarante de rushes pour une heure vingt-six de film à l'arrivée. Rapidité par force d'un bouclage du film à l'arrache, tension des acteurs, goût de cendres des relations exhibées dans leur nudité proverbiale, non-dit et violence sourde, 7 Ans s'impose aussi par la détermination de ceux qui l'ont voulu. ◀

Didier Péron